

# UNE PLACE AU SOLEIL

HAÏTI, LES HAÏTIENS ET LE QUÉBEC

**SEAN MILLS**

TRADUIT PAR HÉLÈNE PARÉ

**MÉMOIRE**  
D'ENCRIER 

Sean Mills

UNE PLACE AU SOLEIL  
HAÏTI, LES HAÏTIENS ET LE QUÉBEC

Traduit de l'anglais par Hélène Paré

MÉMOIRE D'ENCRIER



*À mes parents, Alan et Pat*

## INTRODUCTION

En 1983, il y a près d'un an que le racisme omniprésent dans l'industrie du taxi de Montréal a donné naissance à une véritable crise. Les chauffeurs de taxi haïtiens se voient refuser du travail ou sont congédiés en masse par les entreprises de taxi desservant des clients blancs qui exigent un chauffeur non noir. Lorsque l'Aéroport de Dorval modifie ses règlements sur le transport par taxi de manière à exclure les Haïtiens, et que SOS Taxi congédie 20 chauffeurs haïtiens en une journée, se disant incapable de concurrencer les entreprises dont tous les chauffeurs sont blancs, la crise devient impossible à contenir. La Commission des droits de la personne du Québec annonce alors qu'elle tiendra sa toute première audience publique. Le problème explose dans les pages des journaux de la province. Les chauffeurs de taxi haïtiens créent des organisations et convoquent des rassemblements, ils mènent des études et produisent leurs propres mémoires pour la Commission. Entre autres initiatives, on compte *Le Collectif*, périodique publié par et pour les Haïtiens actifs dans l'industrie du taxi. Ceux-ci y discutent des détails de leur campagne politique et y publient leurs réflexions sur les arts, la politique et la philosophie. Dans les pages du journal, Serge Lubin soutient que l'enjeu des campagnes politiques qu'ils mènent n'est rien de moins que l'affirmation de leur humanité, la redéfinition de la vie du point de vue des opprimés. Quant à « ceux qui voudront dire que la discrimination raciale est de l'histoire ancienne, écrit-il, je les inviterais à regarder ce qui se passe en Afrique du Sud, ou encore plus près de nous, dans le sud des États-Unis, ou encore dans notre propre ville, Montréal, pour qu'ils s'aperçoivent

que le chemin qui sépare le nègre de la vraie et complète égalité avec les autres races, est encore long et épineux.» Les Haïtiens, affirme-t-il, sont engagés dans la grande lutte des Noirs, partout, afin de trouver leur « place au soleil<sup>1</sup> ».

Au cours des 50 dernières années, l'immigration a souvent fait l'objet d'intenses débats au Québec. Les immigrants ont été décrits tantôt comme « une menace » pour le tissu social de la nation, tantôt comme une composante essentielle du développement national, lors d'une période prolongée de baisse de la natalité. L'intégration réussie d'immigrants au Québec francophone a donc été souvent qualifiée de vitale à la survie nationale. Malgré la persistance de débats sur l'immigration, on a rarement essayé de comprendre la société québécoise du point de vue des migrants et d'explorer les formes de connaissance qu'ils ont produites grâce à leur engagement dans cette société. Le problème est encore plus sérieux dans le cas des Noirs, qui sont rarement considérés comme des sujets actifs de la politique et de la pensée. Comme le signale David Austin, l'ombre immense de l'esclavage – et l'on pourrait ajouter : de l'impérialisme et du colonialisme – a eu comme conséquence la « négation même des Noirs en tant qu'êtres dotés d'intelligence, en tant que créateurs de culture<sup>2</sup> ». Cette marginalisation dans le présent est intimement liée aux récits du passé, où les migrants – et particulièrement les migrants racialisés – sont rarement dépeints comme ayant joué un rôle actif. L'objectif du présent ouvrage est d'offrir une nouvelle façon de penser les relations entre migration, histoire et politique.

Une des propositions du livre est que pour bien comprendre la période d'après 1960, alors qu'un grand nombre de migrants du Sud global arrivent au Québec et commencent à s'affirmer dans ses espaces politiques et culturels, il est nécessaire de se tourner d'abord vers des périodes antérieures de déplacements et de diffusion, lorsque des missionnaires et des intellectuels catholiques

---

1 Serge Lubin, « Nous sommes tous engagés », *Le Collectif*, vol. 1, n° 3 (1983), p. 13.

2 Austin, *Nègres noirs, nègres blancs*, p. 29.

cherchaient eux-mêmes leur place au soleil. Se voyant comme les porteurs de la civilisation, ces missionnaires ont alors produit des récits sur les peuples non occidentaux et les ont diffusés au Québec, influant ainsi sur des attitudes culturelles qui persisteront pendant des décennies et marqueront d'une manière décisive le climat culturel dans lequel les migrants haïtiens arriveront dans les années 1960 et après. Plutôt que de voir les années d'avant 1960 comme une époque d'isolement culturel, je me fonde sur les travaux de nombreux chercheurs qui y voient une période modelée par une forme complexe d'internationalisme et je soutiens que l'héritage de ces années continuera à influencer le climat culturel dans lequel les migrants arriveront après 1960<sup>3</sup>.

De tous les pays du Sud, Haïti est celui qui occupe depuis longtemps la plus grande place dans l'imaginaire du Canada français. Au cours de la période tumultueuse des années 1930, puis lorsqu'éclate la guerre en 1939 et que la France capitule en 1940, les intellectuels canadiens-français et les membres de l'élite haïtienne voyagent les uns chez les autres et cherchent à renforcer leur position dans les Amériques en se définissant comme faisant partie d'une même grande culture latine et catholique dans l'hémisphère. À Montréal et à Québec, l'Amérique latine devient à la mode, et Haïti atteint un nouveau degré de distinction. Les échanges intellectuels deviennent plus nombreux et ce pays devient bientôt l'un des lieux les plus importants de l'activité missionnaire du Canada français. Présenté comme le seul pays de langue française des Amériques (bien que la grande majorité de sa population parle en fait le créole haïtien, mais non le français), Haïti est considéré comme lié au Québec par un rapport particulier, que les intellectuels canadiens-français conceptualisent en termes de liens familiaux. Depuis la Deuxième Guerre mondiale, Haïti est donc essentiel à la présence internationale du Canada français.

---

3 Les études sur les missionnaires canadiens-français ont connu récemment une croissance importante. Voir, par exemple, LeGrand, « L'axe missionnaire catholique » ; LeGrand, « Les réseaux missionnaires » ; Desautels, « La représentation sociale » ; Foisy, « Des Québécois aux frontières » ; Foisy, « Et si le salut venait ? » ; Foisy, « La décennie 1960 » ; Warren, « Les commencements ».

Ce n'est pas uniquement pour le Canada français, bien sûr, qu'Haïti est important sur le plan symbolique<sup>4</sup>. Comme l'affirment les éditeurs d'un numéro spécial d'une revue sur ce pays, au cours des deux derniers siècles, Haïti a aussi donné lieu à « des formes de politiques économiques et anti-Noirs financées par l'État (intensification de l'oppression de gens asservis, embargo économique, génocide, quotas d'immigration et déportations, notamment) », et il a « joué un rôle central dans l'organisation des connaissances historiques au sujet des Caraïbes, des prétendus premier et tiers-monde, et de l'Occident<sup>5</sup>. » Pour l'Occident en général, Haïti constitue un puissant Autre, au regard duquel des idées de civilisation sont fabriquées, mais la manière dont ce processus fonctionne varie d'un endroit à l'autre. Au Québec comme ailleurs, Haïti est racialisé, mais cette racialisation s'accompagne toujours d'une autre vision de ce pays : Haïti en tant que phare de la civilisation française dans l'hémisphère. Haïti est vue comme une société « sœur », mais son peuple est en même temps conçu comme déviant, puéril et ayant besoin de l'aide que les Canadiens français peuvent offrir. Plutôt que de s'opposer, ces deux conceptions – Haïti en tant que société parallèle soutenant la civilisation française et Haïti en tant qu'Autre infantilisé – sont liées ensemble par la métaphore de la famille, qui rattache la présence internationale du Québec à son histoire sociale intérieure. Ce double discours sur Haïti se révélera remarquablement persistant dans les représentations du pays et de sa population.

La première partie de l'ouvrage examine le développement de ce double discours, après quoi la deuxième partie retourne la perspective, en portant plutôt son attention sur les façons dont les Haïtiens, de plus en plus nombreux à migrer après les années 1960, s'inscrivent dans la vie intellectuelle et politique du Québec. L'importance d'Haïti pour l'internationalisme canadien-français

---

4 Pour l'histoire de la façon dont Haïti a marqué les États-Unis au XX<sup>e</sup> siècle, lire Renda, *Taking Haiti*, et Dash, *Haiti and the United States*. Lire aussi Chazkel, Pappademos et Sotiropoulos, « Haitian Lives/Global Perspectives ». Pour des recherches sur l'importance de la révolution haïtienne au-delà des frontières d'Haïti, lire Dubois, *Avengers*, et James, *Black Jacobins*.

5 Chazkel, Pappademos et Sotiropoulos, « Haitian Lives/Global Perspectives », p. 2.



dans les années précédant 1960 trouvera son pendant dans l'importance des migrants haïtiens pour les transformations du Québec dans les années subséquentes, lorsque plusieurs Haïtiens commenceront à jouer un rôle déterminant dans la vie politique et culturelle du Québec. Un grand nombre de ces migrants arrivent au moment même où le Québec connaît les transformations associées à la Révolution tranquille : ils prennent part au débat politique dans la province, élargissent celui-ci et, à certains moments, parviennent même à le transformer. En m'interrogeant sur les différentes façons dont les migrants haïtiens ont pensé l'espace public du Québec et y sont intervenus, j'espère apporter un nouvel éclairage sur les traditions politiques et intellectuelles de la province, et montrer qu'elles ont toujours été façonnées par la traversée de frontières culturelles tout autant que par la participation de personnes auxquelles on attribuait une importance marginale. Le présent ouvrage porte donc aussi sur la manière dont nous comprenons la politique, les idées et les gens qui comptent en tant qu'acteurs intellectuels et politiques.

Les Haïtiens, en migrant au Québec en grand nombre dans les années 1960, participent à une longue tradition de migrations, comme le montrent les départs au lendemain de la révolution haïtienne (1791-1804), les déplacements de nombreux travailleurs haïtiens dans les plantations de canne à sucre de Cuba et de la République dominicaine au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, ainsi que les voyages de membres de l'élite vers les États-Unis ou la France pour y étudier ou y chercher une vie meilleure. La migration fait depuis longtemps partie de la vie haïtienne<sup>6</sup>. Mais l'émigration d'Haïti revêt une nouvelle importance avec l'arrivée au pouvoir de François Duvalier en 1957. Duvalier accède au pouvoir avec un programme noiriste, en prétendant représenter les intérêts des Noirs pauvres formant la majorité, contre ceux de l'élite *milat* à la peau plus claire. Dans ses efforts pour consolider son pouvoir, Duvalier crée une milice – les tontons macoutes – et déclenche une répression féroce contre la population, en ciblant tout particulièrement la classe éduquée du pays. Dès la fin des

---

6 Pour des récits sur les premières migrations, lire Scott, « Paper Thin », et Smith, « From the Port of Princes ».

années 1950 et le début des années 1960, de nombreux membres de l'élite prennent la route de l'exil. Au début des années 1980, on compte plus d'un million d'Haïtiens ayant fui le pays : une diaspora aux liens étroits a pris forme dans toute la Caraïbe, de même qu'à Miami, New York, Boston, Paris et Montréal<sup>7</sup>.

Tout comme la pensée dualiste a structuré les représentations développées par les Canadiens français à l'égard des Haïtiens avant les années 1960, la double manière de comprendre les Haïtiens structure à son tour l'accueil des migrants au Québec. Les exilés éduqués et francophones des années 1960 sont bienvenus parmi les écrivains d'avant-garde de Montréal, mais la plupart des Haïtiens venus au Québec au cours des années 1970 sont pauvres et travaillent dans le secteur manufacturier, le service domestique et, un peu plus tard, l'industrie du taxi. Ces migrants pauvres participent, bien qu'à partir d'expériences très différentes, aux mouvements qui s'interrogent sur l'avenir du Québec et sur leur place au sein de celui-ci. Les migrantes et migrants haïtiens arrivent au Québec à un moment crucial de son histoire et ils prennent part aux débats sur le nationalisme, la démocratie, la langue et le rôle du Québec dans le monde. Malgré le fort courant raciste et de violentes oppositions, les Haïtiens interviennent et contribuent à lancer des débats nouveaux concernant la race, l'immigration, la sexualité et les relations entre le Sud et le Nord. Ils ont apporté des traditions politiques d'Haïti, mais ils adaptent aussi ces idées et les remanient dans leur nouvel environnement.

Au milieu des années 1970, en bonne partie à cause de l'accroissement de la quantité de migrants plus pauvres et moins qualifiés, un plus grand nombre d'immigrantes et d'immigrants arrivent d'Haïti que de tout autre pays<sup>8</sup>. Une des principales différences entre ces Haïtiens venus au Québec à cette époque et ceux

---

7 Lire Jackson, dir., *Geographies of the Haitian Diaspora*. Renommés pour la création de formes de « citoyenneté transnationale » attachant les Haïtiens de la diaspora à leur pays d'origine, plusieurs d'entre eux sont depuis longtemps engagés dans des sphères publiques transnationales. Lire Basch, Glick Schiller et Szanton Blanc, *Nations Unbound*, et Glick Schiller et Fouron, *Georges Woke Up Laughing*. Pour une excellente analyse des communautés haïtiennes de Montréal et New York, lire Morin, « Entre visibilité et invisibilité ».

8 Labelle, Larose et Piché, « Émigration et immigration », p. 84.

de la décennie précédente est leur origine linguistique. Pauvres et moins scolarisés que leurs compatriotes établis au cours des années 1960, ils sont généralement d'origine ouvrière ou paysanne, et la plupart d'entre eux ne parlent que le créole haïtien, comme la majorité de la population haïtienne, ou s'expriment en français avec difficulté. Les immigrants des années 1960 ont été capables de s'intégrer dans les réseaux de l'éducation et de la santé et ont formé des liens étroits avec les intellectuels d'avant-garde de la province, mais ceux de la nouvelle vague éprouvent beaucoup plus de difficulté à se tailler une place dans les institutions.

Dès 1973-1974, la majorité des arrivantes et arrivants sont créolophones. Si certains des premiers exilés ont choisi le Québec pour des raisons linguistiques, la grande majorité a choisi Montréal à cause de liens familiaux ou religieux, pour des raisons liées à l'emploi ou parce que des occasions se sont présentées du fait des nouvelles règles d'immigration. Les préjugés contre le créole, voulant que ce ne soit pas une vraie langue et qu'il ne puisse pas véhiculer des pensées complexes, continuent à être exprimés à la fois par des Haïtiens et par des non-Haïtiens<sup>9</sup>. Dans ces débats, il est directement question de la relation entre pouvoir et savoir, tant au sein de la communauté haïtienne que de l'ensemble de la société. De plus en plus concentrés dans le nord-est de Montréal, les migrants les plus pauvres des années 1970 se trouvent symboliquement écartés des cafés du centre-ville et des lieux de rencontre des premiers exilés et ils affrontent des conditions beaucoup plus difficiles. Mais ces hommes et ces femmes s'engagent néanmoins dans la vie politique et intellectuelle. Outre les activités des exilés politiques et des intellectuels, il faut donc aussi explorer les univers intellectuel et politique des migrants en situation irrégulière, des travailleuses domestiques, des chauffeurs de taxi, des féministes, des prêtres de la gauche catholique haïtienne et de bien d'autres.

Pour comprendre les idées et la politique des militants et des penseurs haïtiens de la base, il est nécessaire d'aborder pensée et culture d'une nouvelle manière. Les discussions intellectuelles

---

9 Dejean, *D'Haïti au Québec*, p. 41-42 ; Paul Dejean, « Peuples et cultures, de soleil et de glace », *Le Lambi*, vol. 1, n° 4 (1980), p. 7 ; « Entrevue avec Nègès Vanyan », *Collectif Paroles*, n° 28 (1984), p. 12.

et universitaires formelles imposent implicitement une hiérarchie du savoir qui fait obstacle à la reconnaissance des nombreuses façons dont naissent les idées dans les lieux informels ou non sanctionnés. Les connaissances produites à l'intérieur des mouvements sociaux, par exemple, de même qu'aux marges de la société par des gens qui essaient d'analyser leur vie, sont souvent repoussées dans les coulisses des grands exposés historiques qui, par le recours aux récits dominants ou cérémoniels, ne font que reproduire et renforcer la croyance que la connaissance n'est construite que par une poignée de gens et que les travailleuses et travailleurs, les militantes et militants communautaires et les pauvres n'ont pas de rôle actif dans la réflexion et la transformation de leurs conditions de vie<sup>10</sup>. Or, par le travail à la fois intellectuel et politique des militants haïtiens de la base, dans les lieux et les publications qui leur appartiennent, de nouvelles idées germent et de nouvelles identités subjectives voient le jour dans les années 1970 et 1980.

En 1979, face à cette dynamique du pouvoir, le prêtre et militant haïtien Paul Dejean exprime le besoin d'une nouvelle manière de penser la réalité des communautés immigrantes. « Si le milieu haïtien, que ce soit en Haïti ou dans ce qu'on appelle de plus en plus couramment *la diaspora*, constitue une mine inépuisable de recherches et d'études, affirme-t-il, il importe de souligner vigoureusement que les Haïtiens de ce milieu sont, eux, bien autre chose que des cobayes ou de simples objets de curiosité. » Pour Dejean, plutôt que de se contenter d'étudier les migrants haïtiens, il est essentiel de les écouter et par cela il entend qu'il est important d'écouter les plus pauvres d'entre eux et de comprendre les idées et les visions qu'ils peuvent offrir au sujet de leur propre situation tout autant que du monde qui les entoure<sup>11</sup>. En m'inspirant de Dejean, je vais explorer comment, en prenant la parole dans l'espace public du Québec, les migrantes et migrants haïtiens ont démontré qu'ils n'étaient pas que de simples objets d'étude, qu'ils étaient plutôt

---

10 Lire Choudry et Kapoor, « Learning from the Ground Up ». En outre, sur le rôle de l'intellectuel, lire Chancy, *Framing Silence*, p. 32-33. J'ai aussi beaucoup appris de Kelley, *Freedom Dreams*, de Rancière, *Le Philosophe et ses pauvres*, et d'entretiens avec Désirée Rochat.

11 Dejean, « Peuples et cultures », p. 5.

les créateurs actifs de nouvelles réalités culturelles et que, par leur travail intellectuel et politique, ils contestaient un système politique qui les cataloguait comme des êtres non politiques et non intellectuels. Alors que, dans la vaste majorité des écrits sur la vie politique du Québec d'après les années 1960, les migrants noirs occupent la place d'une « présence absente », j'espère montrer que, dans des circonstances pénibles et souvent avec un succès mitigé, ils ont remis en question le sens même du politique<sup>12</sup>.

Le présent ouvrage avance trois arguments interreliés. Premièrement, il soutient que, à la faveur d'une période de rencontre culturelle s'étendant de la fin des années 1930 au début des années 1960, les Canadiens français en viennent à voir leurs rapports avec Haïti à travers la lentille de la famille, le Québec et Haïti étant considérés comme deux pôles majeurs de la culture francophone dans les Amériques. En utilisant la métaphore de la famille, les écrivains canadiens-français comprennent alors Haïti et les Haïtiens selon les modalités de l'une des catégories conceptualisantes dominantes de leur propre société<sup>13</sup>. Bien que le fait d'exprimer les rapports entre ces deux sociétés en termes familiaux mette en évidence les ressemblances et les liens qui existent entre elles, la fonction globale de ces métaphores est de produire une croyance dans la différence essentialisée des Haïtiens, différence qui, en plus de s'appuyer sur la race, est toujours influencée par la classe et le genre.

Mobiliser des métaphores de la famille pour donner un sens aux rapports entre les Canadiens français et les Haïtiens sert une fonction particulière. Comme l'explique Anne McClintock, « la famille offrait une figure indispensable pour sanctionner la hiérarchie sociale au sein d'une supposée unité d'intérêts organique. Puisque la subordination de la femme à l'homme et celle de l'enfant à l'adulte étaient réputées être des faits naturels, d'autres formes de

---

12 Sur l'idée de « présence absente » [*absented presence*], lire Hudson et McKittrick, « Geographies of Blackness », p. 235. Sur la question du politique, lire Rancière, *Le Philosophe et ses pauvres*, Rancière, *La Nuit des prolétaires*, Kelley, *Freedom Dreams*, et Nyers, « Abject Cosmopolitanism ».

13 Sur la famille au Québec, lire Fahrni, *Household Politics*, Baillargeon, *Un Québec en mal d'enfants*, Bradbury, *Familles ouvrières*, Myers, *Caught*, et Young, *Patrician Families*.

hiérarchie sociale pouvaient se décrire en termes familiaux afin de garantir la *différence* sociale comme une catégorie de nature.» Autrement dit, la métaphore de la famille sert à naturaliser un ordre social fondé sur «une hiérarchie au sein d'une unité<sup>14</sup>». Ces récits renforcent l'idée qu'il existe entre Haïti et le Canada français un lien fondé sur des similitudes, mais non sur l'égalité. Alors que les Haïtiens et Haïtiennes scolarisés démontrent l'universalité potentielle de la civilisation française, les Haïtiens et Haïtiennes de classe inférieure sont considérés comme sexuellement déviants, enfantins et dépourvus de pensées et d'émotions complexes. Vue comme la cadette d'une grande famille de sociétés francophones, Haïti est une société «sœur» en même temps que les Canadiens français sont décrits comme des «cousins» ou, plus fréquemment, comme des parents responsables «d'élever» le peuple haïtien. Par conséquent, il existe de multiples représentations d'Haïti, l'élite francophone étant perçue d'un tout autre œil que les masses créolophones : double discours qui apparaît au cours des années 1930 et qui marquera de manière déterminante les attitudes à l'endroit des migrants à partir des années 1960. Ces représentations ne seront jamais totalisantes et il y aura toujours des gens qui refuseront la rhétorique de la civilisation, mais elles demeureront néanmoins puissantes et remarquablement tenaces.

Après avoir examiné les représentations canadiennes-françaises d'Haïti, je propose le deuxième argument de ce livre : les idées sur la prétendue différence essentialisée des Haïtiens ont influé sur les expériences des Haïtiens lorsqu'ils ont migré vers le Québec entre les années 1960 et les années 1980, mais les Haïtiens se sont aussi efforcés de transformer ces idées et de s'affirmer comme acteurs de la politique et de la création dans un Québec en pleine mutation. À peu près au moment où les lois canadiennes sur l'immigration deviennent moins discriminatoires, de nombreux Haïtiens choisissent l'exil pour fuir un régime de plus en plus dictatorial. Les migrants de l'élite haïtienne des années 1960 sont suivis par ceux des années 1970, plus pauvres, moins scolarisés et qui font face à

---

14 McClintock, *Imperial Leather*, p. 44-45, souligné dans l'original. Sur les questions de genre, de famille et de paternalisme en Haïti, j'ai beaucoup appris de Renda, *Taking Haiti*.

beaucoup plus de discrimination dans le logement et dans l'emploi, dans leurs quartiers, avec la police et dans d'autres domaines de la vie quotidienne. Devant cette discrimination permanente, militants et intellectuels cherchent à contrer les stéréotypes négatifs et la déshumanisation auxquels ils se heurtent, dans la société comme dans leurs propres communautés. C'est pourquoi ils cherchent à modifier les conditions du débat et s'opposent à l'idée que les problèmes qu'ils rencontrent puissent être compris seulement de l'intérieur de la société québécoise ou canadienne. Ils soutiennent au contraire que la discrimination au Québec est inextricablement liée à un vaste système de pouvoir mondial dans lequel le Québec, le Canada et Haïti jouent des rôles fondamentalement différents. En cherchant à comprendre les différentes formes de pouvoir qui façonnent le monde dans lequel ils vivent et à s'y opposer, les militants haïtiens veulent les dépouiller de leur aspect naturel, soulignant que ces formes de déshumanisation n'appartiennent pas à un ordre naturel, mais qu'elles sont plutôt le produit de l'histoire. À ce titre, elles ne sont ni stables ni permanentes, mais peuvent au contraire être modifiées par l'action<sup>15</sup>.

Le troisième argument du livre est que le contexte dans lequel les migrants haïtiens expriment les revendications exposées ci-dessus influe grandement sur leur capacité à se faire entendre et à engendrer des changements sociaux. Contrairement à ce qui se passe ailleurs dans la diaspora, les Haïtiens débarquent au Québec comme minorité raciale à l'intérieur d'une société constituée principalement d'une minorité en Amérique du Nord, et ils y arrivent à un moment où le Québec connaît de profonds changements structurels et idéologiques. À compter des années 1960, la majorité francophone historiquement marginalisée cherche, en s'appuyant sur l'État québécois, à corriger des injustices historiques et à établir une société plus démocratique. Mais à côté des avancées sur le plan de l'État, des mouvements sociaux, des intellectuels, des artistes et des écrivains progressistes, notamment, se prononcent en faveur d'un vaste projet de changement social, projet alimenté par un grand éventail de rationalités politiques et se présentant aussi bien

---

15 Ici, je suis de près le raisonnement judicieux de Ngai dans *Impossible Subjects*, p. 12.

dans une perspective internationale que sous un angle national. En explorant les activités politiques et intellectuelles des migrants haïtiens, je compte m'appuyer sur la documentation de plus en plus abondante concernant les relations entre le Québec et le Sud global pour réaffirmer l'importance de relier les interactions gouvernementales et missionnaires d'avant les années 1960 à l'histoire de la migration qui suit cette période<sup>16</sup>. Devant la discrimination raciale toujours présente, les militants haïtiens, comme d'autres groupes sociaux dont les luttes s'entrecroisent parfois avec les leurs, s'efforcent d'ouvrir un nouvel espace où faire entendre leurs voix et faire comprendre leurs perspectives. Ce faisant, ils contribuent au développement d'un contre-récit sur la société québécoise, qui prend forme dans les mouvements et les groupes de solidarité internationale défendant les droits des femmes, des syndiqués et des migrants. Bien que l'espace dans lequel les migrantes et migrants travaillent à l'avènement d'un changement social se rétrécit à partir des années 1980, le legs de la période antérieure se perpétue dans les groupes de la base qui luttent contre les déportations dans la littérature, la musique et l'art haïtiens, et dans le tissu transformé de la vie quotidienne.

Les sources historiques et les archives constituées, soutient Michel-Rolph Trouillot de manière convaincante, « ne sont ni neutres ni naturelles ». Elles sont plutôt « créées », et leur composition témoigne dès lors « non de simples présences ou d'absences, mais de mentions ou de silences de diverses natures et de divers degrés<sup>17</sup> ». Les spécialistes d'Haïti et de la diaspora haïtienne sont tout à fait conscients des nombreux silences qui entourent le passé d'Haïti et des façons dont le souvenir du traumatisme est supprimé des documents historiques officiels, pour ne survivre que dans la littérature ou l'art<sup>18</sup>. Pour essayer de compenser les carences des archives officielles, j'ai effectué des recherches poussées dans de

---

16 Lire Demers, « De l'exotisme », Demers, « S'appropriier le passé », Granger, « L'Inde et la décolonisation », Marshall, « Dimensions transnationales et locales », et Mills, *Contester l'empire*.

17 Trouillot, *Silencing the Past*, p. 48.

18 Lire Sanders, « La voix des femmes ». Sur cette question, je m'appuie aussi sur des conversations que j'ai eues avec Stéphane Martelly.



nombreuses collections d'archives et de bibliothèques, y compris des archives de groupes religieux et missionnaires, des collections de documentaires et de productions télévisuelles, ainsi que des fonds d'archives informelles d'organismes communautaires, en particulier les importantes collections du Bureau de la communauté haïtienne de Montréal et de la Maison d'Haïti<sup>19</sup>. Dans les archives de ces groupes communautaires, les activités et la production intellectuelle des organisateurs communautaires, des chauffeurs de taxi, des féministes et des personnes luttant contre les déportations deviennent graduellement lisibles.

En Haïti, le français est la langue du pouvoir et du prestige, alors que le créole est la langue d'usage courant de la grande majorité de la population. Cependant, quand les migrants haïtiens arrivent au Québec, ils se retrouvent dans une société vivant des transformations majeures et où le rapport linguistique au pouvoir est inversé, le français représentant alors la marginalisation et la victimisation. Le romancier Dany Laferrière raconte :

J'arrive à Montréal et je tombe tout de suite dans le débat national : celui de la langue. Je venais, il y a à peine cinq heures, de quitter, en Haïti, un débat sauvage sur la langue, où le français symbolisait le colon, le puissant, le maître à déraciner de notre inconscient collectif, pour me retrouver dans un autre débat tout aussi sauvage où le français représente, cette fois, la victime, l'écrasé, le pauvre colonisé qui demande justice. Et c'est l'Anglais, le maître honni. Le tout-puissant Anglo-Saxon. Qui choisir ? Vers quel camp me diriger ? Mon ancien colonisateur : le Français, ou le colonisateur de mon ancien colonisateur : l'Anglais<sup>20</sup> ?

Bien que Laferrière s'amuse à soutenir qu'il a choisi la position mitoyenne (c'est-à-dire américaine), en réalité, comme d'autres migrants haïtiens avant et après lui, il s'est engagé dans un dialogue soutenu et constant avec le Québec francophone.

---

19 Ces deux collections d'archives communautaires font actuellement l'objet d'une importante réorganisation et d'une classification, dans le cadre d'initiatives en éducation communautaire. Je remercie sincèrement Désirée Roachat et Nathalie Sanon qui m'ont aidé à avoir accès à ces archives et qui, l'une et l'autre, font un travail capital, ancré dans la collectivité, sur la mémoire et les archives de la communauté haïtienne.

20 Laferrière, *Je suis fatigué*, p. 93.

Le français étant la langue de l'intégration, la langue française présentait plusieurs niveaux de sens pour les Haïtiens de Montréal, ce qui différenciait cette ville d'autres lieux de la diaspora. À New York, par exemple, à la fin des années 1970, un débat fait rage : doit-on privilégier le créole ou le français dans les assemblées de la communauté et dans les grands rassemblements ? Le créole finit par l'emporter<sup>21</sup>. À Montréal, la politique autour de la langue se manifeste autrement. La lutte pour valoriser le créole devient une importante bataille politique, mais les Haïtiens sont aussi en mesure de surreprésenter le caractère « français » de leur collectivité, en le mettant en rapport avec les politiques linguistique et nationaliste du Québec. La possibilité de décrire les Haïtiens comme des « francophones » leur donne un important pouvoir symbolique, qu'ils peuvent par moments mobiliser à leur avantage, notamment au cours des débats sur les menaces de déportation. Alors que le créole demeure la langue de la vie quotidienne au sein de la communauté, le français est la langue par laquelle les Haïtiens s'inscrivent dans les milieux intellectuel et politique du Québec. Par conséquent, et parce que, jusqu'aux années 1980, le créole est généralement une langue orale, la plupart des documents produits par les militants, les exilés et d'autres Haïtiens et Haïtiennes, documents qui constituent la base documentaire du présent ouvrage, sont en français.

Pour compléter la documentation écrite et pour comprendre non seulement le passé, mais la façon dont ce passé est conçu dans le présent par la mémoire, je me suis aussi servi d'histoires orales, en particulier une collection d'histoires orales constituée entre 2007 et 2012 dans le cadre du projet *Histoires de vie*, à l'Université Concordia. À titre de sous-groupe de ce projet s'intéressant aux réfugiés qui ont fui la violence à grande échelle, le Groupe de travail sur Haïti a exploré les histoires de vie d'Haïtiens qui avaient subi des violences sous le régime des Duvalier, avant de porter son attention sur différentes formes de violence subies par les Haïtiens<sup>22</sup>.

---

21 Basch, Glick Schiller et Szanton Blanc, *Nations Unbound*, p. 199.

22 Pour une réflexion approfondie sur ce projet et sur l'idée de « partage de l'autorité » qui le sous-tend et qui l'a animé, lire High, *Oral History*. Vers la fin de la mise en œuvre de ce projet, on m'a invité à me joindre au groupe de travail,

Dans les récits de vie, il est autant question du souvenir que d'une découverte des faits du passé; tout au long des entrevues avec des Haïtiennes et Haïtiens venus au Québec à l'ère des Duvalier, nous pouvons entendre les souvenirs pénibles de vies meurtries par l'exil<sup>23</sup>. En explorant l'histoire orale de migrantes et de migrants haïtiens, on est amené à comprendre le traumatisme de l'exil et la douleur liée à la fuite de son pays d'origine et à la réinstallation dans un nouveau pays, mais on entend aussi parler des possibilités qui s'ouvrent dans certains lieux et à certains moments particuliers. Le recours aux sources orales en même temps qu'aux documents accroît les chances de découvrir certaines histoires submergées qui ont été refoulées aux marges de la mémoire historique, tout en étant restées inscrites dans les vies individuelles. Il devient clair par ces récits que le politique n'existe pas dans une sphère abstraite, séparée de la vie privée, mais qu'il se manifeste, comme Greg Grandin l'écrit dans un contexte différent, « dans les domaines intérieurs de la sexualité, de la foi, de l'éthique et de l'exil<sup>24</sup> ».

Le chapitre 1 du livre examine les représentations d'Haïtiens dans la culture canadienne-française, des années 1930 aux années 1950. Je commence par explorer les relations entre langue, race, classe et pouvoir dans les deux sociétés. Je m'intéresse ensuite à la construction de l'idée selon laquelle un lien particulier unissait le Canada français et Haïti au Congrès de la Langue française au Canada, tenu à Québec en 1937, et à la multiplication de liens entre ces deux sociétés au cours de la Deuxième Guerre mondiale. Pendant la guerre, Montréal devient le centre de l'édition du monde francophone, et de nombreux étudiants haïtiens entreprennent des études dans les universités du Québec. Les échanges intellectuels se multiplient, des délégations de Canadiens français se rendent en Haïti et des cercles de correspondance relient des écoliers des deux sociétés. Les visites officielles et les échanges intellectuels contribuent à renforcer l'idée que le Canada français et Haïti partagent

---

le Haiti Working Group, et on m'a permis de consulter toutes les entrevues. Je remercie les membres du groupe pour leur travail et leur générosité.

23 Pour une réflexion sur le sens de l'histoire orale, lire Portelli, *Death of Luigi Trastulli*, p. 50.

24 Grandin, *Last Colonial Massacre*, p. 17.

une destinée commune dans les Amériques et ce discours se maintient, sous une forme un peu modifiée, durant l'après-guerre, alors que les intellectuels nationalistes continuent à voir Haïti et le Canada français comme fondamentalement liés l'un à l'autre. Ces récits affermissent l'idée que les Haïtiens et les Canadiens français sont apparentés et, de ce fait, qu'ils font partie de la même famille élargie de l'empire français; mais ce discours de la ressemblance s'accompagne toujours de représentations des masses haïtiennes comme étant sexuellement déviantes et non civilisées et comme ayant besoin de l'aide des Canadiens français.

Dans le chapitre 2, j'aborde l'une des conséquences les plus importantes de ce sentiment de responsabilité à l'égard d'Haïti: l'introduction à grande échelle de missionnaires canadiens-français dans ce pays, au cours de la Deuxième Guerre mondiale et au lendemain de celle-ci. Bien que des missionnaires canadiens-français travaillent depuis longtemps pour des ordres religieux français en Haïti, le gouvernement haïtien envisage, durant la guerre, d'inviter des évêques américains à occuper les postes vacants au sein de l'Église haïtienne traditionnellement dominée par des Français. Lorsque le Franco-Américain Louis Collignon est nommé évêque des Cayes, dans le sud d'Haïti, il entreprend aussitôt de regarder plus au nord, vers le Canada, et bientôt plusieurs ordres religieux canadiens-français travailleront dans des écoles et des hôpitaux, dans les villes comme dans les campagnes d'Haïti. D'autres leur emboîteront le pas et, au cours de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, Haïti devient l'un des sites les plus importants de l'activité missionnaire canadienne-française dans le monde. L'idée selon laquelle les Haïtiens sont des enfants qui ont besoin d'être guidés d'une main ferme, mais affectueuse, par les missionnaires afin de devenir des chrétiens mûrs et responsables crée un récit qui légitime le travail des ordres religieux, et les idées de déviance haïtienne produites par les missionnaires travaillant dans ce pays serviront à informer les Canadiens français en général sur le caractère de la société haïtienne. Au début des années 1960, ce récit commence à perdre du terrain, puisque de nombreuses personnes au sein de l'Église catholique remettent en cause la logique civilisatrice de l'activité missionnaire. L'Église est partiellement imprégnée par les courants progressistes associés à Vatican II et à la théologie de la libération,

et d'importants débats s'attaqueront à la valeur du travail missionnaire sous une dictature.

Après les deux premiers chapitres, centrés sur les représentations canadiennes-françaises d'Haïti et formant la première partie du livre, la deuxième partie inverse la perspective. Le chapitre 3 porte sur l'arrivée d'exilés haïtiens à Montréal et sur la façon dont leur vie et leurs activités rencontrent les développements politiques au Québec francophone. Il explore le processus complexe de l'exil et les difficultés qui marquent la poursuite du travail artistique et intellectuel dans cette nouvelle situation. Il aborde les différents points de recoupement entre les écrivains haïtiens exilés et les auteurs québécois d'avant-garde des années 1960 et il s'intéresse à l'élaboration, au début des années 1970, d'un espace public haïtien, avec des publications, des organismes communautaires et des groupes politiques qui, tous, deviendront les assises d'une bonne partie du militantisme des décennies suivantes.

Les chapitres 4 à 7 traitent des interventions faites par les migrantes et migrants haïtiens dans divers domaines, depuis la macrosphère de l'économie politique jusqu'au monde intime de la sexualité. Dans le chapitre 4, je m'intéresse à l'engagement d'Haïtiens dans certains des grands débats qui se déploient dans la société québécoise sur le nationalisme, la souveraineté et la place du Québec dans le monde. En s'employant à développer une économie politique des relations Nord-Sud, les migrants haïtiens commencent à défier à la fois l'héritage de l'activité missionnaire canadienne-française en Haïti et la nature de l'aide internationale du moment, qui sert, soutiennent-ils, à appuyer le régime politique de Jean-Claude Duvalier (qui a succédé à son père en 1971, après la mort de celui-ci). Les débats sur la place du Québec dans le monde sont inextricablement liés à la question de l'existence de la province au sein du Canada, puisque c'est le gouvernement canadien qui tient les rênes de l'aide internationale; ces débats se déroulent donc toujours en parallèle avec les discussions sur le projet de souveraineté du Québec, projet auquel de nombreux Haïtiens se montrent sympathiques. La tension entre les critiques de la présence internationale du Québec et le soutien à la souveraineté devient manifeste dans les débats constants sur l'immigration, sujet

qui porte une signification accrue à cause du climat politique de la Révolution tranquille.

Le chapitre 5 examine comment ce climat particulier a influé sur le déroulement d'une longue crise autour de la menace de déportation des Haïtiens sans statut d'immigration. Au cours de l'automne 1974, environ 1500 Haïtiens sans statut craignent d'être déportés et croient que leur vie est menacée. En faisant connaître leur mouvement au grand public, ils mobilisent toute une opposition à la déportation et précipitent une crise dans la vie politique du Québec, crise au cours de laquelle groupes religieux, syndicats, associations bénévoles, organismes de défense des droits, artistes et intellectuels dénoncent l'application stricte des règlements d'immigration. Se présentant comme des immigrants prêts à s'intégrer à la communauté francophone et, donc, tout indiqués pour le Québec moderne (même si plusieurs ne s'expriment qu'en créole), ces Haïtiens et Haïtiennes trouvent leur place dans l'espace public du Québec et se servent de cette place tant pour porter la discussion au-delà des débats sur les relations fédérales-provinciales que pour amener de nouveaux arguments sur les interrelations entre l'histoire du Canada, celle du Québec et celle d'Haïti. Loin d'être anodins, les arguments qu'ils avancent influenceront grandement les mouvements sociaux du Québec ; lorsque la crise resurgira à la fin des années 1970, leurs arguments seront accueillis dans un climat politique beaucoup plus favorable qu'au début de la décennie. L'amnistie qui s'ensuivra en 1980 se traduira par la régularisation du statut de 4000 migrants haïtiens.

Le chapitre 6 porte sur la vie quotidienne et le militantisme des migrantes et migrants pauvres à propos de l'égalité entre hommes et femmes, des conditions de travail et du racisme ordinaire. En se penchant sur les campagnes des féministes de la Maison d'Haïti visant à donner du pouvoir aux femmes marginalisées de partout à Montréal, et sur les chauffeurs de taxi s'efforçant de contrer le racisme permanent dans l'industrie du taxi, ce chapitre tente de repenser le sens de l'expression « milieu intellectuel » en regard des autres milieux où la pensée et la culture sont créées. En explorant la production intellectuelle de « la marge », ce chapitre espère fournir une nouvelle réflexion non seulement sur les récits dominants de l'histoire syndicale et de l'histoire féministe du

Québec, mais également sur les récits de la migration haïtienne au Québec, qui ont toujours reposé sur une division entre « intellectuels » et « travailleurs ».

Le dernier chapitre étudie les croisements entre migration, race, sexualité et nationalisme au moyen d'un examen de l'entrée sur la scène littéraire québécoise de Dany Laferrière, qui deviendra par la suite l'une des personnalités culturelles d'Haïti et du Québec les plus connues. J'examine l'importance de la sexualité dans la Révolution tranquille du Québec et les multiples façons dont la peur et le désir de rapports sexuels interracialisés ont influencé les discussions politiques et littéraires dans les années 1960 et 1970. Je soutiens que l'ascension de Laferrière vers la célébrité est intimement liée au succès de son premier roman, lequel, tout en s'engageant dans des discussions internationales sur la race et la sexualité, entreprend aussi de réécrire certaines métaphores dominantes des textes anticoloniaux et à imaginer autrement les géographies symboliques de Montréal.

Tout au long du présent ouvrage, mon objectif est de démontrer que, des années 1930 aux années 1980, la société québécoise ne se construit pas dans l'isolement, mais qu'elle fait toujours partie d'un monde aux multiples facettes. Les diverses interventions intellectuelles, politiques et culturelles des migrants haïtiens dans la société québécoise mettent en évidence des tensions et des divisions nouvelles; elles soulignent aussi les forces macroéconomiques qui structurent les relations entre le Nord et le Sud, les luttes des migrants sans statut et leur exclusion de la société dans laquelle ils vivent, la dimension de classe des questions de race au Québec, de même que les façons dont les rapports de pouvoir mondiaux sont vécus dans les sphères intimes du genre et de la sexualité. Loin d'être sans importance, ces interventions soulèvent de nouvelles questions et encouragent la tenue de nouveaux débats, en exposant les fissures et les contradictions qui continuent d'exister parmi nous.





*Bolya. Nomade cosmopolite mais sédentaire de l'éthique*, Françoise Naudillon (dir.)

*Controverse cubaine entre le tabac et le sucre*, Fernando Ortiz

*Les Printemps arabes*, Michel Peterson (dir.)

*L'État faible. Haïti et République Dominicaine*, André Corten

*Émile Ollivier, un destin exemplaire*, Lise Gauvin (dir.)

*Femmes en francophonie*, Isaac Bazié et Françoise Naudillon (dir.)

*D'un monde l'autre, tracées des littératures francophones*, Lise Gauvin

*Le Québec, la Charte, l'Autre. Et après?*, Marie-Claude Haince, Yara El-Ghadban et Leïla Benhadjoudja (dir.)

*Histoire du style musical d'Haïti*, Claude Dauphin

*Une géographie populaire de la Caraïbe*, Romain Cruse

*Généalogie de la violence. Le terrorisme: piège pour la pensée*, Gilles Bibeau

*Trois études sur l'occupation américaine d'Haïti (1915-1934)*, Max U. Duvivier

*Haïti, de la dictature à la démocratie?*, Bérard Cénatus, Stéphane Douailler, Michèle Duvivier Pierre-Louis, Étienne Tassin

ESSAI

# UNE PLACE AU SOLEIL

## HAÏTI, LES HAÏTIENS ET LE QUÉBEC

Quelle est la relation entre la migration haïtienne et la politique au Québec? Comment s'articulent les enjeux mondiaux autour de la migration et de la société québécoise? Dans quelle mesure les migrants ont-ils orienté les débats sur la nation, la langue, la classe, la sexualité? *Une place au soleil* explore ces problématiques – des années 1930 aux années 1980 – par les histoires croisées du Québec et d'Haïti. Le résultat : lutte acharnée pour le changement, combat contre le racisme et l'exclusion. Sean Mills raconte une histoire inédite et fascinante d'Haïti au Québec : « Au milieu d'un flot continu d'études cherchant à comprendre l'influence des puissances occidentales sur le développement intérieur d'Haïti, j'ai voulu faire l'inverse : examiner de quelle manière Haïti, les migrantes et migrants haïtiens ont influencé et marqué le développement d'une société occidentale. »

Sean Mills est l'auteur de nombreux travaux portant sur l'histoire du Québec et du Canada. Il a publié *Contester l'empire. Pensée postcoloniale et militantisme politique à Montréal, 1963-1972* (Hurtubise, 2011). Ses travaux lui ont valu la Médaille d'or de la Gouverneure générale du Canada, le prix John Bullen, le prix Eugène A. Forsey et le First Book Award de la Quebec Writers' Federation. Sean Mills est professeur adjoint au Département d'histoire de l'Université de Toronto.